

LA FIGURE DU FÉMININ EN EXIL

Safia Metidji et Rosa Caron

L'Esprit du temps | « Topique »

2018/2 n° 143 | pages 83 à 97

ISSN 0040-9375

ISBN 9782847954142

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-topique-2018-2-page-83.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La figure du féminin en exil

Safia Metidji

Rosa Caron

*« Où va la pensée, où s'en vont
Les défuntes splendeurs charnelles ?
Chatte, détourne tes prunelles ;
J'y trouve trop de noir au fond.¹ »*

INTRODUCTION

Dans le cadre d'une recherche sur la transmission familiale en exil d'après-guerre d'Algérie (Metidji, 2016)², les témoignages de violences au sein de cercles familiaux très fermés s'annonçaient suffisamment nombreux pour y déceler des liens spécifiques avec le passé traumatique de la guerre. Il n'est pas rare en effet d'observer des éléments de violences du père sur ses enfants, qui font irruption sur la scène familiale sous forme de « troubles du caractère » et de « passages à l'acte » (Lebigot, 2006). Nous pensons que ces violences intrafamiliales commises par le père, ancien combattant, témoigne de l'existence de traumatismes vécus durant la guerre, faisant irruption dans l'actuel. Mais comment comprendre dans le présent ce qui constitue un après-coup, venant raviver les angoisses traumatiques chez ce père ? Nous pensons que le féminin, en tant que figure qui renvoie à l'angoisse de castration (Cournut-Janin, 1998), viendrait ébranler les assises narcissiques du masculin, fragilisées par la guerre et l'exil. C'est pour approcher cette problématique que nous évoquerons la rencontre avec une femme que nous prénommerons Fatma, au croisement de trois approches, l'approche psychanalytique qui nous permettra de saisir l'intime du vécu et du discours portant l'empreinte de mécanismes psychiques inconscients, l'approche

1. Extrait d'un poème de Charles Cros (1842-1888) intitulé « À une chatte », issu de son recueil de poésie *Le Coffret de santal*, publié en 1879.

2. Cas clinique tiré de la thèse de doctorat de Safia Metidji, dirigée par Rosa Caron, MCF HDR (Lille 3, Paris 7, CRPMS), en 2016.

transculturelle qui abordera la compréhension de l'organisation familiale, et une approche historique nécessaire à la compréhension des enjeux sociopolitiques liés à la guerre d'Algérie (1954-1962). Pour plus de clarté, nous déclinerons notre propos en quelques thématiques que les rencontres ont pu mettre en évidence.

LA CHAMBRE, LIEU DE SCÈNES VIOLENTES

Fatma a 49 ans et est d'origine algérienne (Kabylie), née en France. Notre première rencontre a lieu lors d'un cycle de conférences sur la guerre d'Algérie dans le cadre du cinquantenaire de la fin de la guerre en 2012. Elle accepte de participer à notre recherche pour témoigner de son parcours familial et personnel. Elle est vêtue de couleur sombre et pâle, sans bijou, ni alliance, et donne à voir une maigreur manifeste. Elle affiche un sourire retenu qui contient mal une tristesse profonde. Elle me raconte qu'elle est la troisième d'une fratrie nombreuse, composée de six filles et six fils et qu'elle ne voit plus sa famille par choix. Elle vit en couple avec son mari et ensemble, ils ont un fils de 15 ans. Lorsque nous l'invitons à évoquer son histoire familiale, elle répond d'emblée : « Des bagarres à la maison ! Quand mes parents se disputaient, c'est-à-dire souvent, ma mère venait toujours frapper à ma porte et ça (leur bagarre) se terminait dans ma chambre. Tout ça, je ne peux pas pardonner. » Ce n'est que plus tard, qu'elle évoquera le positionnement de sa mère impuissante face aux violences que ses sœurs et elle ont subies de la part du père et paraît mal à l'aise : « Je crois qu'elle ne pouvait rien faire, peut-être que ça l'arrangeait. De toute façon, elle ne pouvait rien faire. » Elle poursuit : « Mon père nous frappait sans raison, nous les filles. Je voulais le tuer, vraiment. Une fois, j'étais ado, j'ai cassé le carreau d'une porte avec mon poing (ses mains se serrent l'une contre l'autre). J'ai fait ça pour ne pas le frapper lui. J'ai été aux urgences et le médecin m'a demandé ce qui s'était passé. Mais je n'ai rien dit sinon, la Police s'en serait mêlée, je n'étais pas prête à ça. J'avais trop peur » conclut-elle encore effrayée de s'entendre évoquer si facilement ce qu'elle a longtemps tu. À propos des raisons pour lesquelles sa mère venait se réfugier dans sa chambre, Fatma précise : « Ma grand-mère (paternelle) vivait avec nous. J'avais une grande chambre, alors elle dormait avec moi. Je l'aimais beaucoup ma grand-mère et elle m'aimait beaucoup aussi – son sourire disparaît brusquement – Quand elle est morte, j'avais huit ans, j'étais triste. J'ai pleuré et ma mère m'a frappée. On ne frappe pas un enfant qui pleure sa grand-mère ! Ça fait peur. » Elle ajoutera simplement : « Tous les soirs, avant de dormir, je mettais le verrou à ma porte, c'était un petit verrou qui ne fermait pas vraiment la porte, mais ça me rassurait » dit-elle en souriant, comme si elle était attendrie par l'enfant qu'elle était.

Les violences conjugales dont elle a été le témoin refont surface dès que la

parole, autorisée, livre des secrets longtemps contenus. Ses parents, en exhibant leur corps à corps sur le sol de la chambre d'enfant, donnent à voir aussi leurs combats relatifs à des ébats conjugaux. À ce titre, on observe qu'à travers les yeux de l'enfant : « Le fantasme de la scène primitive, loin de se limiter à une confrontation physiquement agie, se verrait assimiler à une scène de meurtre. » (De Mijolla-Mellor, 2010, p. 1011). Faisant effraction dans la chambre d'enfant, les parents violent aussi d'une certaine manière le monde intérieur de celui-ci, participant à ce que l'enfant, voyeur malgré lui, perçoit de l'entrelacement de l'érotisme et de la violence sur le plan fantasmatique. La violence du père fait même écho à sa propre violence d'adolescente pour dévier la pulsion meurtrière parricide. Elle frappe dans le carreau d'une porte, comme sa mère *frappait* à sa porte, symbolisant à travers cet acte, l'effraction dont elle a été victime et témoin. Ces violences conjugales viennent alors défigurer le rapport homme-femme devenu *insecure*, par la soumission du féminin au masculin. À travers leurs cris de jouissance mortifère et leurs hurlements orgasmiques, devant une enfant pétrifiée, le sexuel rencontre la mort. La mère de Fatma, cherchait-elle à trouver refuge dans la chambre de sa fille, pour convoquer la présence symbolique de sa belle-mère dans l'espoir d'éteindre la violence de son mari ? La présence de la grand-mère paternelle semblait assurer à Fatma une forme de protection et le décès de celle-ci a constitué la perte d'une sécurité interne dont la mère de Fatma nie l'importance en faisant cesser chez Fatma toute douleur qui lui est associée. Le geste violent de sa mère pourrait faire référence à une mécompréhension d'un *hadith* (récit rapportant la parole et les actes du prophète dans la religion musulmane), selon lequel le défunt serait affligé par les lamentations des vivants, comme le rapporte l'imam Al-Nawawî au XII^e siècle (2007) ?

Fatma, abandonnée à ses propres angoisses infantiles, devant la violence à chaque instant de son père sur elle et ses sœurs, violences à laquelle sa mère se serait *peut-être arrangée*, ne peut alors que se défendre seule, avec le verrou de la porte qui devient une barrière symbolique, recréant un pare-excitation, son espace privé ; peut-être un objet mémoriel symbolisant la grand-mère protectrice ? Autant de questionnements, que suscitent en nous le discours de cette femme, dépassée par l'incompréhension devant la violence parentale reçue de plein fouet.

L'ALGÉRIE, SIGNIFIANT DE LA PEUR

Fatma parle spontanément de l'Algérie, pays natal de ses parents : « Je n'ai jamais été en Algérie et je n'éprouve aucun désir d'y aller. Je ne renie pas mes origines, mais je me sens française. Ce n'est pas pour rien que j'ai épousé un Français. L'Algérie, ça me fait peur. » En quittant l'Algérie à la fin de la guerre, la mère de Fatma avait deux enfants en bas âge et était enceinte de Fatma.

« J'ai été conçue en Algérie, mais je suis née en France – précise-t-elle – Mon père est harki³. Je suis née dans le camp de Rivesaltes⁴. Je ne sais pas combien de temps on est resté dans le camp, ni comment on en est parti, tout ça c'est tabou dans la famille. Ma mère m'a dit que j'ai failli mourir à ma naissance. Il paraît que mes parents avaient peur pour moi. Beaucoup d'enfants étaient morts dans le camp à cause de problèmes d'hygiène. » Elle semble conclure : « La peur est peut-être en moi depuis toujours. ». Ce n'est que lors de la deuxième rencontre qu'elle évoquera des souvenirs longtemps enfouis. « Quand j'ai travaillé à la confédération des harkis, tout m'est revenu. Je pensais avoir oublié mais c'est toujours là. J'avais peur de croiser mon père, pourtant je sais qu'il dépend de la confédération d'une autre ville, mais ça ne m'empêchait pas d'avoir peur quand même. » Lorsque nous questionnons sa connaissance de l'histoire familiale, elle dira : « Mes parents ne nous ont jamais rien raconté de leur histoire, de la guerre, de l'exil. Je ne sais pas ce que mon père a fait pendant la guerre. Je sais que certains étaient forcés de collaborer avec les Français contre leur peuple. Mon père, je ne sais pas. S'il n'en parle pas, c'est qu'il a dû faire des trucs pas clairs. Mais on n'en sait rien et on n'a jamais posé de questions non plus. De toute façon, dans ma famille, on n'avait pas intérêt à poser de questions. » La loi du silence a opéré durant des années, laissant libre cours aux scénarios les plus indicibles. « On a su qu'on était harki parce qu'un jour, mon frère a dit à mon père qu'il avait honte de lui. En fait, il s'était fait insulté de « fils de traître » par des gosses du quartier. Mon père ne nous avait jamais dit qui il était et ce qu'il avait fait pendant la guerre. Mais la ville où j'ai grandi fonctionne comme un village, les gens parlent, surtout qu'il n'y avait pas beaucoup de harkis. Nous les filles, on n'aurait jamais osé dire ça à mon père, on se serait fait tuer. » Quant à la réaction de son père : « Mon père n'a rien dit, il a baissé les yeux. Je crois qu'il a eu des regrets (silence). C'est vrai que c'est dur de savoir que ses parents ont été (silence). » Le mot ne vient pas, évincé par une surcharge affective.

Les tabous familiaux apparaissent dans le creux des silences de nature plus traumatique que secrète. C'est par le silence qu'est indiqué le lieu du trauma, à travers la négation du vécu traumatique (Ferenczi, 1923). Le témoignage de Fatma par l'usage du « on », « on a su qu'on était harki », nous interpelle, car il semble venir en soutien à ce père, comme en partage de responsabilités, ce qui contraste avec la logique temporelle, puisqu'elle n'était pas encore née, ainsi

3. « Harki » désigne le supplétif recruté par l'armée française durant la guerre d'Algérie pour combattre contre les indépendantistes. Ils sont bannis par le gouvernement algérien, considérés comme des traîtres.

4. Dès Octobre 1962, environ 8 000 harkis étaient logés dans les baraquements du camp de transit et de reclassement en Pyrénées-Orientales (N. Lebourg et A. Moumen, 2015). Fin 1962, ils sont près de 20 000 supplétifs à être hébergés dans les camps militaires en France ; c'est 91 000 harkis et membres de leurs familles qui se sont installés en France de 1962 à 1968 (C. Withol de Wenden, 1991).

qu'avec la haine meurtrière envers le père. Mais selon Faimberg (2003), c'est justement la haine qui déterminerait les liens. Cette auteure observe, au sujet de certains parents porteurs de cryptes, que « ce qu'ils haïssent chez l'enfant, c'est aussi ce qu'ils haïssent en eux-mêmes » (p. 79). Faimberg ajoute : « L'identité se trouve déterminée par ce qui est rejeté dans l'histoire des parents ; elle reste par conséquent solidaire de cette histoire » (p. 79). Ce qui est rejeté dans l'histoire familiale va forger une partie de l'identité du sujet qui s'en trouve inconsciemment solidaire et parfois même comptable. Il est d'ailleurs important de préciser ici que l'Histoire des harkis est complexe aussi bien dans la spécificité de leur exil qui relève du bannissement politique de l'Algérie, que dans la reconnaissance tardive de leur *abandon*⁵. La prise du poste de Fatma à la confédération a participé à réveiller cette sorte de mémoire végétative et a consisté en une épreuve affective, faisant ressurgir l'arrière-scène venant de l'enfance en mal d'ancrage historique.

LE CHAT, FIGURE DU FÉMININ

Fatma, dans sa grande solitude, rendra compte des multiples tentatives de protection qu'elle a mises en place pour rester en vie malgré sa peur de mourir : « J'ai réussi à soigner beaucoup de mes peurs. J'ai appris à nager toute seule, pourtant j'avais une phobie de l'eau, de me noyer. J'ai aussi une autre phobie – se tait subitement et paraît regretter d'en avoir trop dit. Se repliant sur le fond de son siège et croisant les bras, elle reprend – c'est les chats, j'ai une phobie des chats. Je déteste les chats, j'en ai trop peur, depuis toujours. J'en faisais des cauchemars quand j'étais petite (silence). Je rêvais que sur le sol de ma chambre, il y avait pleins de chats morts partout, on ne voyait plus le sol et je ne pouvais plus descendre de mon lit, j'avais peur (silence). Ce doit être dû à mon enfance. » Je questionne le lien avec son enfance, elle paraît réservée sur le fait d'en parler davantage, puis dit : « Il y avait pleins de chats à la maison quand j'étais petite en fait (silence). Chez moi, en fait, ils tuaient les chats (silence). Ça les amusait de tuer les chatons nouveau-nés. » Elle s'interrompt à nouveau et nous la relançons. Elle poursuit, les bras repliés sur son ventre : « Mes frères et sœurs (silence) dans l'évier (silence), ils les noyaient. Ça m'a toujours choquée et eux, ça les amusait. » Elle poursuit encore : « J'ai entendu dans une émission à la radio que la phobie des chats vient d'une peur de la sexualité. Tout s'explique ! » conclut-elle. C'est à l'entretien suivant que Fatma nous raconte d'autres éléments

5. François Hollande, lors d'une cérémonie d'hommage aux harkis, a déclaré : « Je reconnais les responsabilités des gouvernements français dans l'abandon des harkis, les massacres de ceux restés en Algérie et les conditions d'accueil inhumaines de ceux transférés en France », in *20 minutes*, le 25 Septembre 2016.

de son histoire, tels qu'ils lui viennent à l'esprit, et en vient progressivement à tourner autour de la chose incestueuse : « Mon père me disait souvent qu'il me trouvait belle. Il voulait toujours que je l'accompagne chez la famille pour me montrer. Ça ne se fait pas ! Une fois, j'étais ado, j'ai croisé mon père dans la rue. Il m'a regardée fixement, il ne m'avait pas reconnue. À peine, je suis rentrée à la maison, il m'a tabassée dans le couloir. Une psychologue que j'avais rencontrée m'a dit que si mon père m'avait frappée cette fois-là, c'est parce qu'il me désirait. C'est malsain ! » Après un silence tendu et en baissant les yeux, Fatma poursuit son récit : « Ça va vous choquer, mais mon père m'appelait « vagin » (« hatch » en arabe). C'était sans le faire exprès en plus, enfin je crois, parce qu'il se reprenait tout de suite après. Ça sortait tout seul, il gaffait, mais il le disait quand même. »

De nombreux éléments significatifs sont exposés ici. Nous savons depuis Freud (1895) que l'état émotif dans la phobie est principalement l'angoisse. Cet état est prégnant chez Fatma. N'y aurait-il donc pas dans le rêve une condensation entre les chats tués et sa peur que sa mère soit tuée devant elle dans sa chambre, voire d'être elle-même tuée par son père ? Sa peur de *se noyer* serait ainsi référée à sa peur *d'être noyée* comme les chatons, créant une angoisse de mort qui se serait alors déplacée sur l'animal devenu à présent un objet menaçant. Le rêve des chats morts que nous a raconté Fatma est à la fois un rêve d'angoisse liée au meurtre des chats par la cruauté infantile de sa fratrie, mais illustre également en parallèle les violences conjugales de son père sur le corps gisant de sa mère, associé aux cadavres des chats répandus sur le sol de sa chambre. La scène de violence du couple parental dans sa chambre de petite fille, associée à la scène de noyade des chats, ainsi qu'à celle de la violence du père sur elle, synonyme de désir à son égard, se télescopent, formant le symptôme d'une phobie de la sexualité. Si elle ne parle pas explicitement de son identité de femme et de son rapport à la sexualité, sa maigreur en parle à sa place, en donnant à voir une apparence amputée de féminité, de chair et de rondeur. Cette phobie, pourrait-elle revêtir un fantasme de fustigation, propre à une position féminine masochiste refoulée, car renvoyant à une culpabilité (Freud, 1919) ?

Quant aux lapsus fréquents du père, ils ne sont pas qu'une simple erreur. Ils traduisent effectivement un désir, comme le montre la gêne souvent ressentie après l'avoir commis, tenant lieu d'aveu (Freud, 1909). Ils marquent l'échec de la censure surmoïque et viennent en quelque sorte trahir les pensées incestueuses de ce père qui voit en sa fille un objet sexuel réduit à cette partie du corps. Notons par ailleurs que dans la tradition kabyle, Bourdieu (1998) parle d'« opposition mythico-rituelle » entre les sexes et précise à ce niveau que « le vagin doit sans doute son caractère funeste, maléfique au fait qu'il est pensé comme vide, mais aussi comme inversion en négatif du phallus » (p. 33-34). Le père de Fatma paraît ici débordé par des pulsions incestueuses, lesquelles n'aboutissent pas au désir puis au refoulement, car le renvoient à un trou. C'est ainsi que la violence

de celui-ci prend le relais de l'échec du refoulement. Le mot « hatch » serait-il ici assimilé, par glissement sémantique de l'arabe au français, de façon presque anagrammatique, à celui de « chatte » ; le chat devenant alors l'objet tout désigné pour centraliser les angoisses sous forme de phobies. De plus, le *chat* par sa consonance lexicale fait écho à ce qui est « châtré », à savoir le sexe féminin, amputé du phallus, menaçant le masculin d'une possible castration. Cournut-Janin (1998) souligne à ce niveau que « si la féminité est une affaire de surface, de regard, à référence phallique, le féminin est une histoire de creux » (p. 88) et rappelle également que Freud avait lui-même comparé ce sexe féminin à la tête de la Méduse comme métaphore de la castration. Selon elle, le féminin représenterait « tout ce qui met en difficulté le système phallique » de sorte que l'angoisse de castration chez l'homme sera déclenchée par tout ce qui renvoie au sexe féminin, châtré donc dangereux. L'angoisse de mort sous-jacente n'est jamais loin et le chat paraît en constituer une défiguration.

LA HORDE DES FEMMES

Lors de l'entretien suivant, Fatma dit souffrir d'un torticolis et de troubles du sommeil, qu'elle rattache à notre entretien précédant : « Depuis qu'on s'est vue, je dors mal à cause d'un rêve que j'ai fait. Mais je l'avais déjà fait avant, c'est souvent le même rêve. Je rêve que je cours, je cours et que mon frère me poursuit et je tombe sur un mur. Je me retourne et je me réveille en sursaut. » Nous lui demandons de nous parler de ce frère : « C'est mon frère cadet. Mon père a donné les pleins pouvoirs aux garçons et surtout à lui. Et nous les filles, rien ! On n'avait droit à rien ! On ne pouvait pas sortir, pas avoir d'amis. » En parlant de ce frère, elle raconte : « Mes parents ne lui ont jamais donné de limites. C'est un fou. Il était à deux doigts d'aller en prison, à cause de la délinquance, la drogue. Et là, il travaille comme infirmier ! » répète-t-elle avec indignation. Fatma déplie encore une histoire insécurisée mettant en jeu un rapport de domination entre le masculin et le féminin. « Je n'ai pas subi ce que mes sœurs ont subi, mais elles savent que je sais, je sais qu'elles le savent. Je ne me sens pas prête à en parler, je préfère ne pas y penser, je préfère, c'est mieux. Mais tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai pas subi ce que mes sœurs ont subi quoi. Moi, j'ai juste été frappée alors que mes sœurs (silence). » Fatma nous apprend encore qu'elle n'était pas seule à avoir été prise de pulsions parricides : « Une de mes sœurs a failli le (père) tuer un jour. C'est celle qui vit à l'étranger. Je pense qu'elle est partie pour éviter de le tuer. Elle l'aurait fait ! Elle avait pris un gros couteau, on s'est tous interposés. Au final, on s'est dit dommage qu'elle ne l'ait pas fait. Mais tant mieux pour elle, sinon elle aurait été en prison. De toute façon, si elle avait été en prison, avec mes sœurs, on aurait pris sa défense devant les juges. »

Fatma déploie une véritable guerre entre féminin et masculin. Les reviviscences resurgissent par le rêve du frère et indiquent la présence d'une répétition traumatique plus que d'un fantasme. Le père ne semble donc pas être le seul bourreau à la maison, ce frère paraît avoir été mandaté par le père pour « corriger » ses sœurs, comme si le féminin était une erreur, un artefact de la nature. En filigrane, nous pressentons qu'il s'agirait de viol ou d'une tentative de viol qu'elle ne parvient pas à nommer. Fatma indique, par des points de suspension dans son discours, des actes incestueux dont elle dit avoir échappé. Les comportements toxicomaniaques et de délinquance de ce frère cadet montrent une éducation lésée de toute interdiction fondamentale et fondatrice, lui conférant une place omnipotente, devant ses sœurs devenues pur objet de jouissance. L'inceste est ici suggéré et cet acte dans la fratrie peut être appréhendé, selon les observations cliniques de Roman et Ravit (2006), comme une économie à la confrontation au social, au sein d'une famille enchevêtrée, incapable de tisser des liens extérieurs. Ces auteurs la définissent comme une défaillance des processus d'intériorisation et de symbolisation qui pousserait le fantasme incestueux fraternel à régresser à une simple expérience d'excitation. La sexualité ne peut émerger, c'est alors le sexuel qui envahit l'espace familial, au niveau du réel qui signe l'échec de la symbolisation (Vanier, 2009). Taire pour verrouiller la pensée, fidèlement à ce petit verrou de la porte de sa chambre, dont la solidité est très relative mais dont la part symbolique reste pourtant nécessaire. Elle se dérobe au récit dès que nous interrogeons ce que « subi » signifie. Devons-nous par ailleurs y entendre une dénégaration par le fait de se défendre d'avoir vécu quelque chose qui est rapportée à ses sœurs ? En effet, les quelques éléments d'informations ne nous indiquent rien d'objectif, mais sont tournés de façon suffisamment équivoque pour appuyer l'existence d'actes incestueux dans la famille par la tyrannie du père et du frère mandaté ; tyrannie sur les sœurs, dont l'une sera contrainte, selon Fatma, de quitter le pays pour fuir sa propre violence. Se dessine une forme de mythe de la horde primitive (Freud, 1913), par la rébellion d'une horde sauvage de fils contre le père primitif, menant au meurtre de celui-ci ; à cela près qu'il s'agit d'une version féminine, dans laquelle les filles complices expriment des pulsions vengeresses visant à tuer le père au couteau. La tentative de meurtre avec cette arme blanche tranchante et phallique, révèle à la fois la menace de castration et la menace de mort du féminin sur le masculin. Mais ici, l'échec de toute symbolisation offre le champ libre aux reviviscences sous forme d'angoisses, de phobies et de cauchemars.

Ce qui nous apparaît plus clairement est que la division des rôles et des droits dans la politique familiale, décrétée par le père, est telle que la femme est mise à une place subordonnée à l'homme et à la disposition de celui-ci. Dans la société kabyle traditionnelle d'Algérie, les hommes exercent des tâches extérieures, spectaculaires, alors que les femmes sont « condamnées » à des tâches intérieures, ordinaires, du fait de « l'identité minorée qui leur est socialement assignée »

(Bourdieu, 1998, p. 49). Cette part de domination masculine, mêlée à la fragilisation des assises narcissiques et identitaires du père de Fatma, dans l'exil d'après-guerre, participent communément à l'émergence de violences intrafamiliales, sous la forme d'une réédition de la guerre, déplacée en intrafamilial entre le masculin et le féminin.

EN EXIL, NAÎTRE OU NE PAS ÊTRE

Au sein d'une histoire tourmentée par les traces d'une guerre indicible et de violences intrafamiliales, la question identitaire ne cesse de se poser. « Dans ma famille, on n'a pas le droit d'être qui on est. C'est pour ça que mes sœurs ont quitté la maison, elles ont vécu en foyer. Moi, c'est mon père qui m'a mise à la porte à 18 ans. Je ne suis pas partie avant parce que partir de la maison, ça aurait signifié que mes parents n'étaient pas de bons parents et ça, je n'y arrivais pas. Et puis, j'avais peur de partir et qu'il y ait des représailles, qu'on me tue. » Après s'être liguée entre sœurs, Fatma cherche à se dissocier d'elles : « Je ne veux plus garder contact avec mes sœurs. Les revoir (silence), il y a un truc dans le regard qui est trop insupportable. Je ne sais pas dire quoi (silence). C'est le passé et je n'arrive pas à faire comme si de rien n'était, je ne peux pas, je ne peux pas. » Fatma ajoute ensuite : « Mes sœurs disent que ma mère me réclame, mais je ne veux pas la voir non plus. Je ne sais pas pourquoi, mes frères et sœurs me disent que je suis une traître. » Le mot « traître » tombe *comme un cheveu sur la soupe*, inattendu et pourtant significatif.

Fatma insiste ici à nouveau sur ses « peurs » qui révèlent davantage une profonde angoisse de mort, l'angoisse d'être tuée autant que l'angoisse de tuer ce père. Son récit nous renvoie à un autre mythe, celui d'Œdipe ; n'a-t-il pas été chassé par son père Laïos qui craignait pour sa vie comme l'oracle l'avait prédit ? Fatma a peur pour sa vie, et peut-être en est-il de même pour son père au vu des pulsions parricides dont celui-ci a été l'objet par au moins deux de ses filles avec la complicité des autres ? Fatma est chassée comme Œdipe et se fait à la fois oracle : « Un jour, il va arriver un malheur, je le sens, c'est pourquoi, je me tiens à distance », comme si elle anticipait son alibi. La violence sournoise de l'inceste qui enrave le féminin, la violence des coups et le cumul des interdits de sortir, de pleurer les morts, de parler, crée un interdit « d'être » en somme (Green, 1983), à l'instar de son rêve dans lequel elle se heurte à une impasse. Interdits qui contrastent avec l'absence d'interdit d'inceste, de violence ou du meurtre pour les hommes de la famille, comme si l'interdit n'était que l'affaire des femmes.

Le bannissement de Fatma de la maison à ses 18 ans, résonne comme le bannissement de l'Algérie. Ici, l'exil paraît avoir constitué un véritable traumatisme ; on conçoit là que toute forme de séparation dans cette famille ravive une

angoisse d'abandon. Le passé est évincé, néantisé même, dépouillant les héritiers des traces de l'histoire. Tout comme l'illustre le « on » employé, venant en soutien au père, peut-on voir à travers l'impossible départ de la maison parentale, le témoignage indirect d'un désir de « réparer » les parents ? Stitou (2006) fait remarquer par ailleurs qu'au sein de l'étymologie en vieux français du mot « exil », subsistent des traces de violence et de fautes à réparer, la première impliquant une trahison dont l'exilé serait coupable, à l'origine de son départ. « L'exilé, expatrié, apatride, n'est nulle part parmi les siens. Le soupçon de trahison (...) traduit le rejet inspiré par celui qui a osé rompre le pacte identitaire. » (Tourn, 1997, p. 278). La douleur de l'exilé est ainsi empreinte du sentiment de trahison et d'autant plus chez le père de Fatma, en tant que harki, que son propre fils renie ouvertement et sans doute même ses filles dans leur silence imposé. Il y a derrière le sceau du silence beaucoup de honte ; d'ailleurs, Fatma, ne projette-t-elle pas sur son père ses propres regrets et d'une certaine manière son attachement pour lui ? Les lacunes historiques dans le passé familial sont souvent amenées à être colmatées par « une construction psychique » de la part de l'enfant dans le but de « comprendre et soigner son parent avec l'espoir d'en être à son tour mieux compris et soigné » (Nachin, 1993, p. 12). Mais Fatma se heurte à un échec de toute symbolisation face au trou historique qui prend la forme d'une plaie ouverte que seule une amputation par le déni peut l'en préserver. Le « truc » dans le regard comporte des affects innommables de honte sous-jacents et renvoient à leur impossible métabolisation. À défaut de se crever les yeux comme Œdipe, il faut fuir le regard de l'autre qui perce quelque chose dans son propre regard. Il faut cacher pourtant quelque chose qui *crève les yeux*, c'est une histoire d'inceste. Fatma se désolidarise alors de la ligue féminine contre le père et est alors accusée de trahison, tout comme son père l'était. Ainsi, en voulant se détacher du danger que constitue l'histoire algérienne des parents, elle s'y réinscrit malgré elle, comme si elle en portait les stigmates.

Le passé est évincé, et donc l'ordre des générations, brisant la filiation et affranchissant l'interdit de l'inceste et du meurtre. Que ce soit les parents qui taisent leur histoire ou Fatma qui ne veut rien en savoir, le *déshéritage* fait son creuset. Or, Aulagnier (1975) insiste sur l'importance pour le *Je* d'avoir une réponse à la question des origines. La réponse sur les origines proviendrait principalement de la mère précise-t-elle, et permettrait à l'enfant de *métaboliser* cette réponse pour produire une signification sur les origines des aïeux, pour les faire siennes. Si le féminin est autant attaqué, c'est qu'il fait échouer le déni et devient alors la cible à abattre. Le fait que les traces du féminin soient congédiées, mises à la *porte*, montre que la relation à la mère est à interroger.

DU FÉMININ AUX ORIGINES

« Une fois, j’ai demandé à ma mère pourquoi elle avait fait autant d’enfants, vous savez ce qu’elle m’a répondu ? (silence) « Parce que vous grandissiez ! » C’est grave de dire ça ! » Elle confie encore : « Récemment, j’ai eu des problèmes, j’ai dû aller chez le gynécologue pour un (silence) souci. Il m’a demandé quels étaient mes antécédents familiaux de santé. Je lui ai dit que je n’avais pas de famille. Il m’a demandé si ma mère avait eu des antécédents de maladie, je lui ai répondu que je n’avais pas de mère. Il n’en revenait pas, mais je m’en foutais. C’est vrai, je n’ai pas de famille. Pour moi, ce sont des inconnus. » Face à la brisure des liens filiaux à ses parents et à l’épreuve du hors temps, on se demande quelle peut alors être sa posture en tant que mère. « Mon fils a eu des problèmes dans sa scolarité, il avait des troubles du langage et de la compréhension. Il s’isolait. L’école ne m’a pas aidée, les instituteurs voulaient le mettre dans une classe spécialisée. Si vous saviez comme j’ai souffert ! Je me suis battue pour lui – elle ajoutera – Mon fils est différent ! Il est comme moi. On est différent. »

Dans la famille d’origine de Fatma, le fait même de grandir pour un enfant devient synonyme d’abandon pour la mère, entraînant la nécessité de suppléer la perte pour maintenir l’enfant sous emprise, au sein d’une *séduction narcissique* (Racamier, 1999). Cette séduction mutuelle exclusive sert à éviter « l’événement psychique progressif de la séparation » et la différenciation. Racamier explique que cette fonction fondamentale sert en fin de compte à empêcher l’enfant d’accéder au désir et donc à l’empêcher de naître. Refaire des enfants servirait à éviter de les perdre, de se perdre à travers eux, car dès qu’ils grandissent, ils semblent alors devenir les objets du père. Aussitôt que l’enfant grandit et qu’il n’est plus possible de le conserver dans une unité symbiotique, il est alors lâché, comme inutile, et même culpabilisé de vouloir être, d’exister dans un espace à soi, dans sa chambre, verrouillée. Il est abandonné sur le plan affectif et dénié sur le plan défensif, précipitant la mère insatiable à réengager une nouvelle grossesse, qui n’est en réalité pas nouvelle. En effet, Aulagnier (1986) voit dans ce désir de maternité non pas un désir d’engendrer du nouveau, mais le plaisir pour la mère à s’engendrer elle-même. Apparaît ici ce que Racamier (1989) nomme le fantasme d’autoengendrement et que l’on saisit ici par le biais des grossesses renouvelées replongeant la mère de Fatma dans cette quête narcissique. C’est une forme d’inceste, sans qu’il y ait de véritable passage à l’acte, sans fantasme et sans désir ajoute-t-il. Ce fonctionnement est observable chez la mère de Fatma autant que chez Fatma elle-même. En effet, Fatma clôt toute perspective de différenciation psychique, puisque si son fils est différent, *comme* elle est différente, ils sont donc *mêmes*. Nous décelons ici même un retour à la séduction narcissique dans laquelle naît l’« Antœdipe » en tant qu’organisation spécifique du conflit des origines (Racamier, 1989). La

différence est mise au service de la mêmété, brisant toute altérité dans le discours de Fatma, tout comme dans sa famille d'origine. Elle tient d'ailleurs son fils bien farouchement à l'écart de sa famille, en l'empêchant de s'inscrire dans une dimension généalogique « pour le protéger » dira-t-elle, tout en l'aliénant. Cette place de mère la définit par-dessus tout, et son mari ne paraît servir que de prête-nom pour effacer l'héritage du nom du père. Le rejet des figures parentales au sein du discours cherche, non pas à refouler les désirs incestueux, mais à dénier les actes incestueux commis. Si ses parents sont rendus au rang d'inconnus, lavés de tout lien de filiation, par le « pouvoir de se « décréer » de l'ascendance » (Roman et Ravit, 2006), l'inceste proprement dit n'a donc pas eu lieu, tel serait l'arrangement économique du Moi pour échapper à la transgression honteuse.

Fatma ne nous donne pas d'information médicale précise sur son problème gynécologique qui l'a amenée à consulter, mais nous notons encore ici que sa pensée bute sur l'irreprésentable du lien ; sa phobie des chats réapparaît-elle avec l'effroi que constitue à la fois l'hérédité et l'héritage, effroi autour de ce qui se réfère à la *chatte* en tant que figure traumatisée du féminin ? Sa maigreur abolit toute forme féminine, sans courbes arrondies, dénaturant son corps de femme ; elle est parvenue à faire naître une chimère à la fois enfant, mère et vierge. Le *Je* est amputé du *Elle* et l'espace intersubjectif est anéanti autant que la différence des sexes et des générations. Le féminin est donc *neutralisé* au sens propre et figuré, à la fois rendu neutre, indéterminé, et au sens de son évacuation, de sa liquidation.

CONCLUSION

Le féminin, portant la trace inconsciente d'une béance, peut amener le masculin à revivre une menace de castration, voire de mort, que seule une emprise par la violence *fémicide* peut oblitérer. Ce témoignage singulier nous a aidé à mener une réflexion clinique sur la place sensible que peut occuper le féminin au sein d'une histoire familiale fragilisée par la guerre et l'exil. L'approche analytique, en s'appuyant sur la guerre, permet d'affiner la compréhension des enjeux psychopathologiques autour de la figure du féminin chez un masculin mis à mal à de nombreux égards par la guerre. L'objectif phare des historiens à une grande échelle rejoint alors celui de l'analyste à l'échelle de l'intime. Il est de « regarder le passé en face, cesser de le mythifier ou de s'en détourner, pour simplement le comprendre » (Stora et Harbi, 2004). Mais comment « regarder en face » les yeux de la Méduse sans risquer d'en rester pétrifié ? Le projet de Fatma d'exister hors de toute généalogie pourrait s'inscrire dans la philosophie de Lévinas (1983). Selon lui, l'*exister* au sein du présent peut advenir sans *existant*, à savoir sans passé. Il propose ici de considérer le sujet en tant qu'il se constitue lui-même

sa propre origine⁶. Là où le psychanalyste relie le sujet à son historicité, à l'antériorité comme marqueur temporel de sa subjectivité, le phénoménologue prône à l'inverse que l'identité ne peut être qu'anhistorique, fondée sur le présent comme venant de soi, en ce sens que : « On ne peut venir de soi autrement qu'en ne recevant rien du passé. » (Lévinas, p. 33). Mais alors, entre l'inscription incontournable dans une filiation féminine en impasse d'une part, et le rejet de toute historicité, de tout héritage générationnel et féminin, au risque de la psychose d'autre part, n'y aurait-il pas cet espace intermédiaire créatif qu'Aulagnier (1989) désigne avec justesse comme étant « se construire un passé » ?

Safia METIDJI
safiametidji@yahoo.fr
Rosa CARON
rosa.caron@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

- AL-NAWAWĪ M., *Les Jardins des Vertueux (Riyâd As-Sâlihîne)*, XIII^e siècle, Lyon, Éditions Tawhid, 2007.
- AFP Paris, « Hollande reconnaît la responsabilité des gouvernements français dans l'abandon des harkis », in *20 Minutes*, le 25 Septembre 2016.
- AULAGNIER P., *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, (1975), Paris, Presses Universitaires de France, 2010.
- AULAGNIER P., *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, 1986.
- AULAGNIER P., « Se construire un passé », in *Journal de psychanalyse de l'enfant, Le narcissisme à l'adolescence* (colloque de Monaco), n°7, 1989, p. 192-220.
- BOURDIEU P., *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.
- CROS C., « À une chatte », in *Le coffret de santal*, Paris, A. Lemerre, 1873, p. 84-85.
- COURNUT-JANIN M., *Féminité et féminin*. Paris, Presses Universitaires de France, 1998.
- FAIMBERG H., « Le télescopage des générations. À propos de la généalogie de certaines identifications », in R. Kaës et al., *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 2003, p. 59-81.
- FERENCZI S., « Le rêve du nourrisson savant », in *Psychanalyse III*, Chapitre XXIII, 1923, Paris, Payot, 1974.

6. Lévinas nomme hypostase, ce qui est au fondement de chaque chose, à savoir le présent. « Pour qu'il puisse y avoir un existant dans cet exister anonyme, il faut qu'il y devienne possible un départ de soi et un retour à soi, c'est-à-dire l'œuvre même de l'identité » (E. Lévinas, 1983, p. 28).

- FREUD S., « Obsessions et phobies », (1895), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Payot, 1973, p. 39-45.
- FREUD S., « Troisième leçon », in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, (1909), Paris, Payot, 1966, p. 33-45.
- FREUD S., « «Un enfant est battu ». Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », (1909), trad. par D. Guérineau, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 219-243.
- FREUD S., *Totem et tabou*, (1913), Paris, Payot, 1965.
- GREEN A., « Le complexe de la mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983, p. 222-254.
- LEBIGOT F., *Le traumatisme psychique*, Bruxelles, Henry Ingberg, 2006.
- LEBOURG N., Moumen A., *Rivesaltes, le camp de la France de 1939 à nos jours*, Perpignan, Trabucaire, 2015.
- LÉVINAS E., *Le temps et l'autre*, (1983), Montpellier, Fata Morgana, 2011.
- METIDJI S., *L'œuvre d'exil au cœur du processus de subjectivation des descendants de la guerre d'Algérie. Par-delà la mémoire traumatique familiale*, Thèse de doctorat en psychopathologie et psychanalyse, sous la direction de Rosa Caron, Paris Diderot, CRPMS, 2016, 365 p.
- MIJOLLA-MELLOR de S., « L'impact de la scène primitive sur la pulsion de savoir », *Revue française de psychanalyse*, vol.74, n°4, 2010, p. 1007-1019.
- NACHIN C., *Les fantômes de l'âme*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- RACAMIER P. C., *Anœdipe et ses destins*, Paris, Apsygée, 1989.
- RACAMIER P. C., « Autour de l'inceste », in Anzieu (ed.) *Autour de l'inceste*, Paris, Édition du collège de psychanalyse groupale et familiale, 1999, p. 95-111.
- ROMAN P., RAVIT M., « La violence sexuelle dans la famille et la mise à l'épreuve des liens fraternels », in *Cahiers de psychologie clinique*, vol.2, n°27, 2006, p. 11-26.
- STITOU R., « L'exil comme épreuve pour l'étranger » Pour une nouvelle clinique du déplacement », in *Filigrane*, vol.15, n°2, 2006, p. 51-67.
- STORA B., HARBI, M., *La guerre d'Algérie 1954-2004, la fin de l'amnésie*, Paris, Robert Laffont, 2004.
- TOURN L., « Travail de l'exil, deuil, déracinement, identité expatriée », Paris, Presses Universitaires de France, Septentrion, 1997, 341p.
- VANIER A., « Transparence et secret », in P. Aulagnier, *La pensée interdite*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 127-138.
- WITHOL DE WENDEN C., « Harkis : le paradoxe identitaire », in *Regards sur l'Actualité*, n° 175, 1991, p. 33-43.

Safia Metidji, Rosa Caron – *La figure du féminin en exil*

Résumé : À travers le cas d'une femme dont l'histoire personnelle et familiale est meurtrie par la guerre d'Algérie et l'exil, les auteurs illustreront, à partir des approches historique, analytique et transculturelle, la façon dont le féminin, en devenant l'objet d'attaques permanentes du masculin en intrafamilial, prend ici la forme d'une menace qui ravive des traumatismes anciens.

Mots-clés : Traumatisme – Guerre – Exil – Féminin – Castration.

Safia Metidji, Rosa Caron – *The Female Figure in Exile*.

Abstract : The authors of this paper examine the case of a woman whose personal and family history is scarred by the war in Algeria and exile as a means of showing how, from a historical, analytical and transcultural approach, women may become the object of permanent attacks on the part of men within their families, here taking on the form of a threat reawakening past traumas.

Key-words : Trauma – War – Exile – Female – Castration.